



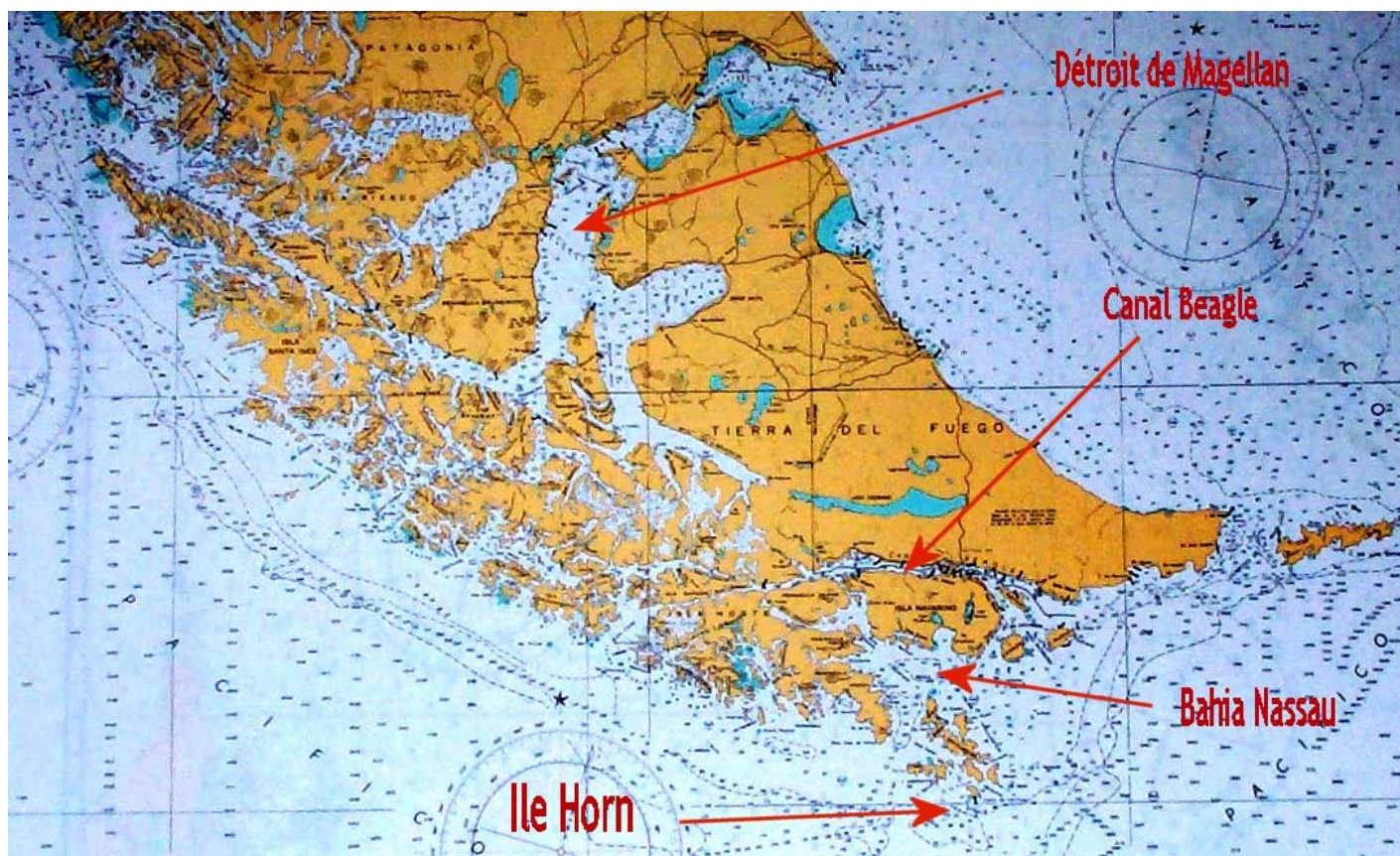
Information mensuelle
association terre@2000

février 2003

SPECIAL CAP HORN

Le continent sud-américain proprement dit se termine au Cap Froward et bute sur le détroit de Magellan. De l'autre côté du détroit, commence la Terre de Feu. Celle-ci se prolonge au Sud, étirée vers l'Est au moment de sa séparation d'avec le continent Antarctique par le mouvement de rotation terrestre et déchirée ainsi en milliers d'îles et d'îlots, donnant naissance à l'incroyable labyrinthe des canaux de Patagonie.

Au Sud de la Terre de Feu, le canal Beagle marque une nouvelle limite au-delà de laquelle d'autres dizaines d'îles ne sont encore séparées que par d'étroits « pasos ». Une poignée de petites îles se sont fait expulser encore plus au sud, de l'autre côté de la baie Nassau, et parmi elles, touchant presque le 56^{ème} Sud, se dresse l'île Horn.



26 Janvier - Approche

Nous avons quitté Puerto Williams un dimanche par un temps d'été à manger dehors. Le Beagle était comme un miroir et le paysage verdoyant de l'île Navarino défilait tout proche sur la droite. Arrivant devant l'île Snipe, le temps s'est couvert et la pluie s'est mise à tomber. Constance toujours au moteur avec un peu de vent de sud et l'averse. Enfilé salopette, bottes, veste de ciré et bonnet. Quel plaisir de se tenir au chaud sous la capote à regarder la pluie tomber pendant que le pilote s'occupe de diriger le bateau ! Nous arrivons à Puerto Toro en fin de journée. Nous mouillons devant la vieille jetée en bois en nous y prenant à deux fois pour faire crocher l'ancre à travers le kelp. Vers minuit, une vedette de l'Armada nous ordonne de nous amarrer à la jetée pour laissant la baie libre pour une manœuvre militaire.



27 Janvier - Traversée

Le matin, il fait toujours beau. Carte météo optimiste. Dans la baie Nassau, le temps est bon avec une petite brise dans le nez. Du coup, la traversée s'effectue au moteur. Nous entrons quatre heures plus tard dans cet impressionnant archipel par le Paso Bravo. Emergeant de son livre d'histoire, Augustin passe la tête dehors pour demander la date de la dislocation de l'URSS.

Caleta Marcial est comme un lac. L'ancre touche le fond de la baie. Les enfants vont poser le piège à crabes. Nous sommes à 20 milles du Horn et tout paraît facile.

28 Janvier - Première fois

Aujourd'hui, nous avons passé le Cap Horn ! D'est en ouest, qui plus est. Mais était-ce vraiment LE Horn ? Une navigation de père de famille. Un petit

vent de nord-est de 10 nœuds, à peine suffisant pour faire porter les voiles en ciseaux. Une mer plate comme un lac. Un ciel lumineux. Le Horn au soleil est-il le Horn ? A la radio, le gardien du phare, engageant, se proposait de nous attendre sur la plage. « Un temps idéal pour débarquer ! » Le capitaine a dit non. Quel mal embouché celui-là ! Quel empêcheur de cap-horner en rond ! Sous prétexte qu'il n'est pas venu de sa campagne bressane jusqu'au bout du monde pour y consommer à prix d'or des cartes postales ou une estampille sur son passeport, invoquant je ne sais quel sentiment d'humble vénération pour ce lieu peuplé d'esprits (lesquels se sont montrés déjà fort bienveillants à ne pas nous lancer leurs hordes éoliennes), il se refuse à mettre le pied sur le rocher et passe son chemin. Nous passons la nuit à Puerto Maxwell. Augustin sort de son anglais : « On est super bien à Maxwell ! »

29 Janvier - Bis

Finalement, ce matin, le capitaine a dit en se levant : « Tout le monde sur le pont, nous repartons pour le Cap Horn ! » Le temps est toujours au beau et à y bien réfléchir, il se pourrait bien qu'il s'en veuille plus tard de n'avoir pas profité de l'aubaine refusée à tant d'autres de pouvoir passer à 24 heures d'intervalle le Horn dans un sens puis dans l'autre et de s'offrir en plus une visite de l'île à pied. De fait, le ciel est limpide et le vent calme, bien qu'ayant retrouvé son orientation habituelle de secteur Ouest. En quittant l'abri très protégé de Puerto Maxwell, nous trouvons la houle du Pacifique que nous n'avions pas sentie pendant la journée de la veille. Le vent est faible et Constance est secouée par les vagues qui le frappent de côté. Nous tirons un bord plus à l'ouest pour que les voiles portent mieux et franchissons le 56^{ème} parallèle, ce qui devrait constituer notre record de latitude sud pendant notre tour du monde. Lorsque nous empannons pour nous diriger droit sur le Cap, nous éprouvons le plaisir de naviguer portés par le vent et par les vagues. Alors que nous contournons les récifs qui débordent la pointe Est du cap, le vent vire au Nord-Ouest.



Le Horn

Par beau temps, il est possible de jeter l'ancre et de débarquer sur l'île Horn. Le mouillage principal se nomme la Caleta Leon. C'est une anse étroite fonds rocheux, de kelp, une algue pousse sur les profondeur et dont allongées en comme une la surface. Pour ne de ces algues très mouille à l'écart Au fond de l'anse, planches en bois le long des rails utilisé par l'Armada débarquer du pour le gardien du est habitée. Chaque l'été, un nouveau quartiers dans la qui voisine avec le s'installe pour



ouverte au Nord est encombrée de champs laminaire géante qui roches à dix mètres de les larges feuilles amande flottent immense chevelure à pas être pris au piège vigoureuses, on dans 20 mètres d'eau. un escalier de s'agrippe à la falaise d'un monte-charge chilienne pour matériel et des vivres phare. Car l'île Horn année au début de gardien prend ses petite maison de bois phare et la chapelle. Il douze mois dans la

solitude avec sa femme et éventuellement leurs enfants si ceux-ci ne sont ni nouveaux-nés, ni en âge de scolarisation. Hector et Ingrid n'ont pas d'enfants, seulement un chat albinos, Coco. Deux chiens, d'une race semblable à celle de nos chiens de bergers des Alpes, sont les véritables maîtres de l'île qu'ils ne quittent jamais.

Hector exerce pour le compte de l'armada chilienne la surveillance des navires croisant dans les parages du Cap Horn. Venant du Nord, ce sont la plupart du temps des voiliers avec passagers qui sont annoncés par les vigies de l'île Lennox ou Wollaston. Hector les appelle à la radio, contrôle leurs déplacements et leur fournit les prévisions météo pour la zone. Certains d'entre eux s'éloignent vers le Sud, direction l'Antarctique. Hector dispose d'un radar puissant qui lui permet de détecter les grands navires qui font route au large du cap. Navires marchands voulant économiser le passage de Panama ou paquebots de croisière qui remontent parfois le Canal Beagle.

Nous sommes accueillis dans le salon. Aux murs, un planisphère, des cartes marines, des fanions et photos-souvenirs de bateaux qui ont fait escale ici, des plaques commémoratives et des portraits d'officiers illustres de l'Armada. Le poste de télévision porte lui-même une petite plaque de cuivre : « Cadeau du Sénat chilien ». Tous ceux qui s'arrêtent ici laissent une trace, ne serait-ce qu'en inscrivant leur nom avec un mot dans le grand registre de la maison. Sur une étagère, s'alignent les bouteilles offertes au couple de gardiens. Ingrid me montre une bouteille de champagne. Nous avons apporté une bouteille de vin argentin, au risque de paraître indélicat!

Ingrid nous sert le Nescafé, adultes comme enfants. Solène refuse poliment, trop occupée à caresser la douce fourrure de Coco. Augustin accepte mais demande un peu de lait. Désolée, plus de lait ! Le ravitaillement a lieu environ tous les trimestres, par bateau. Pas facile de gérer un stock de nourriture pour une période aussi longue. Nous proposons de leur laisser notre reste de lait en poudre plus quelques légumes que nous pourrions renouveler dès notre retour à Puerto Williams. Offre de gascon puisque, au moment de regagner le bord de Constance, le vent de nord aura forcé au point de ne pas nous permettre de retourner à terre avec les victuailles promises.



Hector nous suit ou nous précède avec beaucoup de tact dans notre visite de la chapelle et du phare, nous laissant le temps de nous imprégner de l'esprit et de la beauté du lieu. Le phare ne mesure que quelques mètres de hauteur. Une vingtaine de marches d'acier peint en noir nous conduisent à la lanterne. Une ouverture permet de passer à l'extérieur, sur un balcon circulaire. De là, le regard porte encore plus loin. La chapelle est parfaitement entretenue. L'autel est impeccable et fleuri de plastique. Une demi-douzaine de simples bancs cirés sont disposés et on se demande bien quel office a pu jamais réunir pareille assemblée. Hector se propose de prendre la photo de famille au pied du phare. Il y a deux ans de cela, nous posions au pied du phare d'Europa Point, à Gibraltar. De retour au bateau, ces clichés auront inexplicablement disparu de la mémoire de l'appareil !

Le temps est toujours aussi clair et la vue sur les îles et les rochers de Deceit est absolument sublime. La semaine dernière, nous dit Hector, le vent soufflait à 170 km/h et la mer était blanche. Nous marchons sur un ours qui dort.

Nous poussons jusqu'au monument, tout au bout d'un long chemin de planches de bois qui monte à l'autre extrémité du plateau. Si on veut s'écarter de ce chemin, on avance sur un terrain spongieux, de tourbe et de mousse, dans lequel le pied s'enfonce jusqu'à la cheville. Hector reste près de sa radio. Les chiens nous accompagnent. Le monument est composé de calques d'acier dont la superposition offre l'image d'un albatros en vol. Je l'avais vu en photographie et avait gardé l'image d'un morceau de tôle mal soudé et passablement rouillé. Il n'en est rien aujourd'hui puisque tous les équipements du cap sont en rénovation et la peinture est encore fraîche. L'albatros du Cap Horn veille au repos des âmes de ceux qui ont trouvé leur destin dans ces eaux tumultueuses. Le vent se renforce et nous commençons à sentir le moment de retrouver Constance dont on n'aperçoit que la pointe du mât qui se balance de droite à gauche. La houle doit entrer dans la caleta Leon. Après avoir pris congé d'Ingrid, nous descendons les marches vers la plage. En effet, les vagues brisent assez violemment sur la grève de gros galets et je me demande bien comment nous allons nous débrouiller pour embarquer sur notre frêle canot en plastique. Avec l'aide d'Hector et de l'eau plein les bottes, j'arrive à embarquer après tout le monde. Il faut avancer jusqu'à Constance contre le vent et les vagues, avec les avirons qui se prennent dans les branches de kelp. Enfin rendus à bord, je dois faire de grands signes à Hector pour lui signifier que nous ne pourrions pas revenir avec les provisions promises. Il nous adresse des gestes d'entendement et commence à gravir les marches vers son poste de garde.

30 Janvier - Repos

La journée a été douce puis pluvieuse vers la soirée. Les enfants sont partis en exploration dans la matinée à bord du dinghy. Ils ont gravi la colline de l'île Hermite pendant que les parents faisaient du nettoyage, avec mention spéciale pour les fonds. De retour alors que les planchers étaient encore ouverts, nous les avons renvoyés se faire les muscles à ramer dans le kelp. Cela leur a pris une bonne heure avec activités d'observation et de dissection. Après midi, je me suis lancé dans une longue sieste alors que Anne allait à terre. Les enfants ont avancé leurs cours entre leurs jeux. Puis la pluie est arrivée. Toute la journée, le vent de Nord-Ouest a soufflé mais nous l'avons à peine senti tant l'endroit est abrité..

31 Janvier - Retour

Ce matin, nous avons traversé à nouveau la Bahia Nassau, dans le sens du retour cette fois, et laissé derrière nous , se découpant sur le ciel chargé de nuages violets, les îles du cap Horn, serrées les unes contre les autres comme des naufragées du monde. Est-ce un lieu commun que de dire qu'on n'est plus le même après avoir vu le Horn ou cette sensation qui me gagne vient-elle vraiment de mon intérieur ?

Je ne me serais peut-être pas posé cette question après notre premier passage et en tout cas, je n'aurais pas su y répondre. Tout avait été trop facile. Ça ne pouvait pas être vrai. Mais pour y être retourné, avoir foulé cette terre meuble sur sa masse de granit, contemplé d'en haut la bouleversante beauté de cette fin du monde et connu le peu de place qu'y occupent les hommes, je reviens avec la sensation d'avoir laissé un peu de moi-même sur ce bout de terre. Je n'en avais pas rêvé, il s'est trouvé un jour à portée de ma main, alors j'y suis allé. C'est depuis ce jour-là que j'en rêve.



Puerto Maxwell – 30 janvier 2003

Au petit jour, un léger clapot est venu chatouiller la coque. Au petit déjeuner, le ciel était couvert et un peu plus loin le canal commençait à blanchir sous l'effet du vent. Bien tenu sur notre ancre et nos amarres portées à terre, nous avons donc la journée pour nous tous seuls. Plutôt que de me laisser enjôler par la douce quiétude du poêle, j'ai préféré chausser mes bottes et m'armer de mon appareil photo pour partir en exploration sur l'île.

Une trace laissée par quelque précédent équipage démarre au ras de la plage et grimpe dans le versant abrupt de la caleta. Elle devient boueuse et se perd un peu entre les herbes de la prairie qui domine le mouillage. Arrivée au bloc rocheux dont j'avais noté la forme particulière depuis le pont de Constance, elle s'arrête. J'imagine aisément que les passagers des voiliers, désireux comme moi de voir les choses de haut, font halte ici, s'asseyent sur la roche pour reprendre souffle et balayent le paysage du regard sur trois cent soixante degrés. Au Nord, la barrière toute en crêtes de l'île Wollaston. Au Sud, l'île Hall qui cache la vue sur le Horn. A l'Est, le sommet en forme de chapeau pointu de l'île Jerdan et à l'Ouest, les plis de l'île Hermite où je me trouve. J'hésite et décide de poursuivre plus loin la promenade. A partir de là, plus de trace, je prends des repères, ici une pierre, là une flaque d'eau. Mes pieds s'enfoncent sans laisser de trace dans le sol fait de couches et de couches de mousses et lichens dont les nuances de vert vont du presque blanc à du pas tout à fait brun. Mes pas crissent et accompagnent le bruissement de mon bras dont le balancement frotte la toile de ma veste de quart. Avec le vent, cela prend parfois des allures de respiration. Constance a complètement disparu de ma vue,

caché, à l'abri au fond de la caleta. Combien de personnes ont-elles déjà posé le pied là où je pose le mien à présent ? Attention, il s'enfonce un peu trop, je ferais mieux de passer plus à gauche. Le mot toundra me vient à l'esprit. Aussitôt, il me ramène à mes années d'école. A l'époque, les photos de mon livre de géographie représentaient des paysages de la Russie, inaccessible derrière son rideau de fer. La rondeur âpre du mot avait quelque chose de magique tandis que je le prononçais les yeux fermés en



imaginant des paysages odorants et moelleux s'étendant à perte de vue. Ici, le regard bute sans arrêt sur un sommet, un vallon, le creux d'un lac. Au détour de ce que je pensais être le sommet, je découvre une nouvelle petite butte qui me décide à pousser plus loin tout en continuant à prendre des repères. Je suis vaguement le tracé de petits amas rocheux séparés par des étendues spongieuses. De temps à autre, je fais une pause pour prendre une photo. Le soleil filtre à travers les nuages. Je perds la notion des perspectives. Ce cap est-il loin, et cette terre là bas, est-il possible que ce soit l'île Diego Ramirez ? L'expression « Fin del Mundo » qui orne la devanture des boutiques d'Ushuaia prend ici tout son sens. A perte de vue, je ne peux trouver trace de vie humaine. Je m'arrête sur un escarpement qui surplombe les baies de la côte Ouest de l'île. Impossible d'aller plus loin de ce côté. Je décide de rentrer mais avant, je veux ranger mon appareil photo que j'avais gardé à la main. Sa housse a disparu. Je l'aurais laissé tomber en chemin. Je pense la retrouver sur le chemin du retour. Je repasse bien par les repères pris à la montée mais de housse point. Pourtant, il n'y pas de noir dans ce paysage ras, je devrais la voir. Au bout d'un moment, je renonce craignant de finir par m'égarer entre ces monticules de mousse, ses amas de rochers et ses flaques d'eau. J'ai un peu honte de laisser derrière moi une trace aussi peu naturelle de mon passage et j'ai une pensée ironique pour l'éventuel archéologue des temps futurs qui tombera sur les débris de matière synthétique et sur les pressions bouffées de rouille de ce banal étui d'appareil photo. Mais le ciel s'assombrit et je renonce à m'attarder d'avantage. Je vois là bas le drôle de rocher où je m'étais arrêtée tout à l'heure. Ne cherchant plus à revenir sur mes pas, je coupe à travers la végétation d'herbes et d'arbustes ras qui s'étalent sur le sol à cet endroit là. Je dégringole la pente raide et boueuse et repasse sous le sous-bois des arbres qui borde la caleta. J'aperçois l'annexe que je n'avais pas tirée au sec. Elle est maintenant posée de travers sur une roche. Deux gros oiseaux, un blanc et un presque noir volent au ras de l'eau et viennent se poser sur un rocher plus loin. Je débouche silencieusement au ras de la plage. C'est un couple d'oies de kelp. Le mâle blanc se tient à quelques distances de la femelle. Ils semblent tenir une conversation silencieuse sans se quitter des yeux. Le mouillage paraît soudain baigner dans une douceur toute bucolique après l'infinie sauvagerie de ce que j'ai pu admiré plus haut.

A bord, les enfants sont toujours assis à la table du carré occupés à faire leurs devoirs et Jean-Jacques dans la même position n'a pas achevé la lecture de son livre.